

Le XIX^e siècle dialogue avec les *gender studies* : « Mon » genre est né d'une rencontre avec l'Autre.

Salomé Pastor, agrégative et en préparation de thèse sous la direction de Bernard Marquer (UR1337, CL, Université de Strasbourg)

« Ce que j'appelle mon genre apparaît parfois comme une chose dont je suis l'auteure, voire la propriétaire ; mais les termes qui composent notre propre genre sont, dès le départ, hors de nous, au-delà de nous, dans une socialité¹ ». Telle est l'affirmation que tient Judith Butler dans *Défaire le genre*. Alors que nous avons tendance à penser que la question du genre est propre à notre XXI^e siècle, partons à la rencontre de deux autrices du XIX^e siècle capables de troubler cette affirmation : Léonie Rouzade et Rachilde.

Nous sommes en 1872. La Commune prend fin et Léonie Rouzade, une autrice peu connue à ce jour, une politicienne, une socialiste, une féministe et une utopiste dans l'âme, faisait paraître *Le Monde Renversé*. Dans ce roman, Rouzade y relate l'histoire de Célestine Chopin, une jeune femme qui, alors qu'elle est en voyage, est enlevée par des corsaires et enfermée dans un sérail oriental. Cependant, l'héroïne parvient à implanter sa puissance. Elle séduit, accapare et annihile le sultan jusqu'à le faire mourir pour prendre le pouvoir. Dès lors, le sultan étant une sultane, Célestine décide d'inverser les lois de son pays.

Douze ans plus tard, en 1884, Rachilde, une autrice antiféministe et qui se disait « homme de lettres », publiait *Monsieur Vénus*. Dans ce roman sulfureux, Rachilde raconte l'histoire de Raoule de Vénérande, une aristocrate aux traits et aux airs masculins tombée sous le charme de Jacques Silvert, un jeune éphèbe. Avec une cruauté inégalable, dans leur relation sadomasochiste, Raoule, obsédée par le genre, s'attelle à féminiser Jacques. Ce dernier termine sa vie de façon tragique : il est empaillé, et devient un chef-d'œuvre que Mademoiselle idolâtre et érotise.

Ce sont donc deux autrices idéologiquement séparées que nous faisons se rencontrer et ce, en lisant leur roman d'inversion² à la lumière des *gender studies*. À travers cela, il s'agira de comprendre en quoi ce que j'appelle « mon » genre peut apparaître comme le résultat d'une rencontre entre un « moi » et un Autre.

Afin d'éclairer cette question, nous aborderons trois grands thèmes : le droit, la sexualité et le langage. Cela étant, afin de mieux comprendre l'époque et la littérature que nous interrogeons, il s'agit de considérer l'idéologie d'alors et celle que présentent les autrices dans les romans.

De l'essentialisme du XIX^e siècle au matérialisme des romans

Contrairement à ce que l'on a tendance à affirmer aujourd'hui, au XIX^e siècle le genre et le sexe ne formaient qu'un seul et unique élément. En somme, à l'époque, le sexe *est* le genre. Ainsi, une femme se définissait avant tout par son utérus et un homme par son pénis, l'un et l'autre organe étant eux-mêmes *naturellement* porteurs de caractéristiques physiques et morales

¹ Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, pp. 13-14.

² Cette expression, que nous avons créée dans le cadre de notre mémoire de master, désigne des romans dans lesquels la distribution du masculin et du féminin est renversée, voire annulée.

propres audit genre féminin et audit genre masculin. Par ailleurs, les deux Êtres sexués se devaient de suivre des codes sociaux, eux-mêmes classifiés de façon genrée. C'est uniquement en remplissant tous ces critères et toutes ces fonctions, ou en grande partie, qu'une personne pouvait s'affirmer en tant qu'individu socialement acceptable, et sain, dans la société du XIX^e siècle.

Célestine et Raoule, les héroïnes que nous suivons, sont toutes deux pourvues d'un utérus. Femelles de sexe, elles devraient de fait remplir et adhérer aux fonctions socialement assignées à leur sexe. En ce qui concerne Célestine, l'héroïne de Rouzade, la logique paraît être validée. Connaissant sa beauté, elle la cultive jusqu'à la préciosité, n'ignorant pas son devoir de soumission, elle accepte tout ce que lui demandent ses préceptrices. Cependant, c'est précisément parce que Célestine répond parfaitement aux codes qu'elle nous intéresse. En effet, Léonie Rouzade affirme que la jeune fille avait « saisi toutes les finesses du genre³ ». De fait, si le genre et ses finesses se « saisi[sent] », cela signifie que, pour l'autrice du XIX^e siècle, le genre ne découlait pas nécessairement du sexe, mais tenait davantage d'un apprentissage, d'une manière de vivre. En somme, c'est la rencontre entre Célestine et la société qui permet à la jeune femme de se conformer à son genre et ce, de façon volontaire. Célestine est l'actrice consciente de sa propre féminité.

Raoule de Vénérande, l'héroïne de Rachilde, est le parfait opposé de Célestine. Incapable de se *conformer* au genre qu'on *exige* de son sexe, Raoule, a, dirait-on aujourd'hui, une dysphorie de genre. Aussi, afin d'entrer en adéquation avec le genre qu'elle se sent être, c'est-à-dire le genre masculin, Raoule imite les fonctions dites masculines et fume, porte des pantalons, des chapeaux haut de forme, fait de l'escrime... Par cela, si Mademoiselle de Vénérande se rapproche du personnage de la gynandre⁴, elle semble aussi mettre en œuvre une forme de *kinging*. Ce dernier se définit par le fait d'imiter la masculinité blanche petite bourgeoise. Précisément pour cette raison, il semble compliqué d'imaginer qu'elle pourra évoluer de façon viable dans sa société puisqu'en effet, son personnage, sa personne, va à l'encontre des attentes sociales de son époque. Cependant, Raoule, qui fait fi du qu'en-dira-t-on, va au contraire se servir de l'Autre pour parfaire sa personnalité masculine.

Qu'est-ce qu'une personnalité masculine ? Au risque de tomber dans le cliché – mais le XIX^e siècle fonctionne de cette manière –, il s'avère qu'une personnalité masculine, à cette époque, représente tout ce que ne *peut pas* être, ce que n'a *pas le droit* d'être, une personnalité féminine⁵. Le premier interdit que rencontrait les femmes, Célestine Chopin le désigne lorsqu'elle affirme vouloir régner seule, en homme c'est-à-dire « en absolu⁶ ».

L'absolu, soit l'omnipotence, le Pouvoir : voilà l'origine de la masculinité d'après Léonie Rouzade qui, sur ce point, rejoint Rachilde, qui crée la personnalité masculine de son héroïne en appuyant sur le pouvoir qu'elle détient. Selon Michel Foucault, « le pouvoir transite

³ Léonie Rouzade, *Le Monde renversé*, Paris, Lachaud, 1872, p. 9.

⁴ Ce substantif a été mis en lumière par Péladan. Pour l'écrivain, « la Gynandre sera la femme prétendant à la mâleté, l'usurpatrice sexuelle, le féminin singeant le viril [...] et j'en baptise non pas la sodomite, mais toute tendance de femme à faire l'homme, et cela s'entend de Mademoiselle de Maupin comme d'un bas-bleu. ». Joséphin Péladan, « La Gynandre », *La Décadence latine*, Paris, Dentu, 1891, p. 43.

⁵ Nous remplaçons parfois cette expression par l'être-femme (l'être-homme étant son pendant). L'expression est de nous.

⁶ Léonie Rouzade, *op.cit.*, p. 30.

par l'individu qu'il a constitué⁷ ». De ce fait, si la masculinité est faite par l'absolu, donc par le pouvoir, et si c'est la masculinité qui rend le mâle homme, alors l'homme *détient* le pouvoir. Aussi, il en découle logiquement qu'il est lui-même le créateur et le récepteur de sa propre masculinité. De cette constitution qui les fait, qu'ils font, qui les forme et qu'ils forment, pouvoir, masculinité et homme sont, l'un pour les autres, des instances de légitimation.

Ce système matérialiste, voire hyperconstructiviste, Léonie Rouzade, qui était emprunte du matérialisme des Lumières, et Rachilde, qui s'intéressait au matérialisme sadien, l'avaient parfaitement compris et ont dévoilé, dans leurs romans, l'absurdité, la coercivité et la logique de ce système qui, malgré son aspect clos, présente des failles.

La loi fait le genre

Éléonore Lepinard affirme que « la loi *fait* le genre en ce qu'elle mobilise des représentations sociales sur le genre, mais aussi en ce qu'elle produit des catégories de genre⁸ ». Léonie Rouzade qui, comme nombreuses de ses consœurs, avait perçu ce principe dès 1872, laisse alors son héroïne se jouer de cette loi qui *fait* le genre en même temps qu'elle le dicte. Ainsi, dès l'instant où Célestine obtient le pouvoir, cette dernière affirme à son peuple : « moi, femme, j'ordonne désormais que toutes les femmes *subissent* les lois qui régissent les hommes, tandis que les hommes devront *bénéficier* à leur tour des lois qui réglementent les femmes⁹ ». Aussi ironique qu'incisive, Léonie Rouzade se joue ici des hommes qui la liront et inverse les verbes « subir » et « bénéficier ». Il ne fait aucun doute en effet que l'autrice était consciente du fait que si quelqu'un s'apprête à subir quelque méfait, c'est ledit sexe fort, plus que quiconque. Et pour cause : suivant toute logique d'inversion des lois, il en découle nécessairement, suivant l'article 213 du Code Napoléon¹⁰, qui détient en lui-même le principe majeur de ladite logique du genre du XIX^e siècle, que l'homme « doit obéissance à sa femme¹¹ ». La soumission étant *normalement* à la femme ce que le Pouvoir est *logiquement* à l'homme, Célestine proclame ainsi que, dorénavant, « l'homme [est] décrété femme¹² ».

En décrétant que, par la force des lois uniquement, l'homme devient une femme et inversement, l'autrice féministe infère parfaitement l'idée selon laquelle on devient moins une femme ou un homme par le sexe de son corps que par le suivi des lois, que le genre est moins intrinsèque à l'Être qu'il n'est construit par un ensemble de systèmes de pouvoirs politiques. Ces derniers, selon Colette Guillaumin¹³ et Gayle Rubin¹⁴ notamment, se reflètent autant dans le mariage que dans la distribution du travail. En somme, on peut dire que ces systèmes, ces

⁷ Michel Foucault, « Cours du 14 janvier 1976 », *Dits et écrits*, vol.2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 180.

⁸ Éléonore Lépinard, « Faire la loi, faire le genre : conflits d'interprétations juridiques sur la parité », *Droit et société*, vol. 62, n°1, 2006, pp. 45-66.

⁹ Léonie Rouzade, *op.cit.*, p. 42.

¹⁰ « la femme [doit] obéissance à son mari » : Article 213 du *Code Civil des Français*, édition originale et seule officielle, Paris, 1804, s.p.

¹¹ Léonie Rouzade, *op.cit.*, p. 38.

¹² *Ibid.*, p. 39.

¹³ Voir par exemple : Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature. L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n°2, Les corps appropriés, 1978, pp. 5-30.

¹⁴ Voir par exemple : Gayle Rubin, « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, vol. 7, 1998, pp. 3-81.

lois qui *font* le genre, se créent et se répercutent dans la plupart des domaines où un individu, un « moi », entre en relation, de façon plus ou moins immédiate, avec un Autre.

On ne fait que philosopher dans le boudoir : on (se) genre

L'une des rencontres principales entre individus, c'est la sexualité. En effet, les rapports sexuels occupent un rôle majeur dans les relations sociales, Foucault et Butler l'ont largement souligné. Richard Von Krafft-Ebing, dans *Psychopathia sexualis*, soutenait déjà le fait que « la vie sexuelle est le facteur le plus puissant de l'existence individuelle et sociale¹⁵ ». Si tel est le cas, c'est entre autres parce qu'elle contribue à la création de ce que Monique Wittig appellera plus tard le corps *straight*¹⁶, c'est-à-dire le corps « droit », considéré comme conforme en ce qu'il répond à tous les critères de genre que la société pose sur son sexe.

Comprenons ainsi que, dans notre société occidentale, les critères de genre prennent en compte la sexualité : à la fois le coït en lui-même et l'attirance sexuelle. Aussi attendait-on d'un homme du XIX^e siècle qu'il soit, lors de l'acte sexuel, l'actif, c'est-à-dire le pénétrant, quand la femme est la passive, c'est-à-dire la pénétrée. Krafft-Ebing indiquait à ce propos que « [d]ans le rapport des deux sexes, c'est à l'homme qu'échoit le rôle actif et même agressif, tandis que la femme se borne au rôle passif et défensif¹⁷ ». De fait, la sexualité s'impose comme un système de pouvoir déjà genré et ce, via une (prétendue) logique propre à chaque culture¹⁸.

Dès lors, il s'agit de comprendre que Raoule, l'héroïne de Rachilde, expose une sexualité contraire aux attentes de son temps. Gynandre, amatrice de violence et peu encline à la soumission, Mademoiselle de Vénérande renverse totalement la logique de son époque. Après avoir aimé Jacques en « mord[ant] ses chairs marbrées, [en] les pressa[nt] à pleines mains, [en] les égratina[nt] de ses ongles affilés », elle refuse la pénétration. Si ce refus peut apparaître, à première vue, comme un signe de frigidité, cela n'est nullement le cas. Raoule n'est pas frigide, elle aime seulement *comme un homme*. Les contemporains de Rachilde diront d'ailleurs de cette héroïne qu'elle « enc[ule] les hommes¹⁹ ».

Cela étant, de la même manière que les mâle féminins du *Monde renversé* deviennent des femmes par la force des lois, Jacques, par la seule puissance de l'économie sexuelle, en vient non seulement à prendre la place de la femme mais aussi à revendiquer ce statut : « je vous aime comme vous m'avez appris à vous aimer [...], je serai [...] celui que vous appelez ma femme²⁰ ». Ses liens avec Raoule s'intensifiaient au fil du roman, cet androgyne de corps finit par nier son sexe : « Je ne suis pas un homme²¹ » proclame-il pendant qu'il « oubliait son sexe²² ».

¹⁵ Richard von Kraft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, 1886, trad. Émile LAURENT et Sigismond CSAPO, huitième édition allemande, Paris, Georges Carré, 1895, p. 2.

¹⁶ Voir Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.

¹⁷ Richard von Kraft-Ebing, *op.cit.*, p. 82

¹⁸ Les travaux de Pierre Bourdieu éclairent largement la question. Voir : Pierre BOURDIEU, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « liber », 1998.

¹⁹ Auriant, *Souvenirs sur Madame Rachilde*, Paris, Écart, 1989, p. 62.

²⁰ Rachilde [Marguerite Eymery], *Monsieur Vénus, roman matérialiste*, 1884, New York, The Modern Language Association of America, coll. « First Edition », 2004, pp. 112-113.

²¹ *Ibid.*, p. 155.

²² *Ibid.*, p. 95.

Aussi peut-on constater que la sexualité a *fait* le genre de Jacques, l'a construit. Bien avant les *gender studies*, Rachilde mettait donc en avant ce qu'on nomme aujourd'hui l'action performative de la sexualité, c'est-à-dire le fait que chaque acte sexuel produit le genre qu'il prétend porter. Il amène au jour la réalité qu'il prétend normer. L'autrice du XIX^e siècle, adepte de l'excès, va d'ailleurs pousser ce principe à son paroxysme en faisant de Jacques un impuissant et de Raoule une aménorrhée comme si, symboliquement, le corps s'était adapté au genre adopté. Tout fonctionne en somme comme si le sexe n'était qu'un marqueur qui s'érige en fonction du genre, une fiction qui vient assurer le genre, et non le contraire.

Le langage fait le corps qui le dit

Outil de communication, sinon de rencontre, le langage jouit, d'après Butler, de « pouvoir créer ce qui est socialement réel²³ » et, de fait, il produit « la matérialité du sexe²⁴ ». Entendons par-là que le langage donne au sexe sa valeur réelle, pour le réel, car tant qu'il n'est pas nommé, le sexe n'est rien de symboliquement ou de significativement sensé. En somme, on pourrait dire, en reprenant J. L Austin, que dire le sexe c'est faire le sexe, et le faire, c'est lui donner un genre²⁵. Ainsi, suivant ces théories, les mots auraient un pouvoir absolu qui pourrait, selon Butler, être subverti. Pour ce faire, il s'agit de ne pas prendre les mots au sérieux, ou de jouer de leur force. Pour dominer les mots, il faut jouer le jeu des mots.

Ce jeu, qu'elle ne prend absolument pas au sérieux contrairement à son héroïne, Rachilde le met en œuvre dans *Monsieur Vénus*. Tout au long du roman en effet, l'acte discursif témoigne du trouble dans le genre qui a lieu. On assiste ainsi à un chaos grammatical dans lequel le masculin et le féminin s'échangent et se mélangent. Jacques devient un « elle » quand Raoule, qui s'affirme dans le « il », déclare à son ami le baron de Raittolbe qu'elle est « amoureux d'un homme²⁶ ». Si cette phrase peut paraître plus ou moins anodine à la vue de l'ensemble des jeux linguistiques que présente le roman, son rôle devient tout à fait majeur lorsqu'on constate la désolation qu'elle fait naître chez le baron. Et pour cause : par sa force performative, le langage fait de Raoule un homme. Aussi, c'est à une relation homosexuelle que le baron comprend assister²⁷. Cependant, incapable de totalement masculiniser Mademoiselle de Vénérande, Raittolbe proclame : « Elle est amoureux d'un... hom...me²⁸ ». Rarement relevée par la critique rachildienne, cette phrase a pourtant une importance majeure. Lieu de rencontre du « elle » et du « il », du masculin et du féminin, cette phrase permet à Rachilde de matérialiser sur la page l'identité double et trouble de Raoule de Vénérande, une héroïne *queer* avant l'heure qui affirmait s'être « toujours trouvée seule, alors qu'[elle] étai[t] deux²⁹ ».

²³ Judith Butler, *op.cit.*, p. 395.

²⁴ Audrey Benoît, « Assujettissement et subversion dans le langage. Judith Butler et la critique foucauldienne de la souveraineté », *Phantasia*, vol. 8, Michel Foucault et la force des mots, 2019, p. 41.

²⁵ On ne saurait considérer un sexe sans genre, puisque nos schèmes de pensée fonctionnent sur le mode genré.

²⁶ Rachilde, *op.cit.*, p. 74 – C'est Rachilde qui souligne.

²⁷ Nous rappelons qu'au XIX^e siècle, l'homosexualité était souvent perçue comme un signe de la décadence.

²⁸ Rachilde, *op.cit.*, p. 74 – C'est Rachilde qui souligne.

²⁹ *Ibid.*, p. 71.

La rencontre de Rachilde, de Rouzade et des *gender studies*, celle de Célestine et d'un peuple ainsi que celle de Raoule et de Jacques, nous montre que le genre n'est pas intrinsèque à notre Être. Il se construit dans et par les relations sociales qui, elles-mêmes, sont régies par des systèmes de pouvoirs politiques. C'est ainsi que, dans son décadentisme qui tient aussi de l'avant-gardisme, Rachilde écrivait : « La nature les a faites nues, ces victimes, et la société n'a institué pour elles que le vêtement³⁰ ». Plus d'un siècle plus tard, Judith Butler semblera lui répondre en affirmant qu'on ne fait pas, jamais, « son genre tout seul. On le « fait » toujours avec ou pour quelqu'un, même si cet autre n'est qu'imaginaire³¹ ».



Salomé Pastor lors de sa communication. Par Véra Vernière, étudiante en master.

³⁰ *Ibid.*, p. 109

³¹ Judith Butler, *op.cit.*, pp. 13-14.